



Le Monde  
VENDREDI 22 DÉCEMBRE 2023

styles | 23

DANS L'ATELIER DE...

## Karen Swami ou la céramique aux failles magnétiques

Dans son refuge breton, cette ancienne productrice de cinéma travaille la terre sans craindre les accidents ni les brisures, modelant bas-reliefs enfumés et vases sublimes par la laque ou l'or pur

DESIGN  
LOCQUIREC (FINISTÈRE) -  
envoyé spéciale

Le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux, elle avance à pas pressés, plus déterminée que Ringo Starr, son terrier tibétain rendu ivre par la pluie et le vent de Bretagne. Dans ce corps de ferme du XVIII<sup>e</sup> siècle au schiste bleu étincelant sous la risée soudaine, ils sont tout à leur aise. La céramiste renferme dans les anciennes étables et la grange à foin, ici ses sacs de terre, là ses quatre tours de poterie, là encore deux fours pour cuire ses biscuits et ses pièces émaillées. Le chien, lui, invite en quelques aboiements brés son voisin le bouledogue dans une sarabande.

« C'est pour nous deux une solitude choisie », confie souriante Karen Swami. C'est ici, à quelques encablures des plages de Locquirec (Finistère), qu'elle réalise depuis cinq ans ses pièces de céramique les plus importantes, en prolongement de son atelier-boutique à Paris, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. « Quand je me suis lancée en 2010, après un CAP de tournage en céramique, ce métier n'était pas à la mode. Les galeries contemporaines ne s'y intéressaient pas. Aussi, j'ai démarré seule avec quelques créations, d'abord comme un hobby, jusqu'à ce petit atelier parisien où j'ai commencé à travailler en vitrine, de façon militante, pour partager le geste avec les passants », raconte la potière.

Le premier à avoir repéré son talent ? Le décorateur d'intérieur français Christian Liaigre (1943-2020) qui, au salon d'art contemporain Art 13 de Londres, en 2013, achète les trois quarts des poteries sous-cuites, blanc mat à l'aspect velouté, qu'elle a prêtées à un ami exposant, pour combler son stand après la défection d'un artiste. La maison Liaigre deviendra son client historique, commandant à Karen Swami toujours d'autres vases, puis des tables, des tabourets et des guéridons en céramique.

L'affaire tombe à pic. L'artiste, diplômée de l'École supérieure de commerce de Paris, est alors une productrice de cinéma à bout de souffle. « Je ne méprisais plus dans mon métier, je n'arrivais pas à monter les longs-métrages que je souhaitais. Il me fallait trouver des acteurs connus et convaincre un financier sur leur seul nom. Tant de

stress pour une heure trente de divertissement », reconnaît-elle aujourd'hui. Avec le film policier de Joann Sfar, *La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil* (2015), elle donne le clap de fin. « J'avais commencé la poterie pour me vider la tête et j'ai découvert que je pouvais être maîtresse de moi-même : je n'aurais que la terre à dompter », précise l'artiste.

En septembre de la même année, Karen Swami expose au Grand Palais, au salon Révélation, où elle est l'une des premières à mettre au goût du jour, en France, le kintsugi, une méthode japonaise de réparation des porcelaines ou de céramiques, au moyen de laque végétale saupoudrée d'or. C'est le résultat d'une double rencontre : un vase au Musée des beaux-arts de Lyon qui l'intrigue et, cherchant à acquérir la technique, un stage chez la laqueuse Martine Rey, à Voiron, dans l'Isère. « Je n'aime pas perdre une pièce, elle a toujours quelque chose à raconter », explique Karen Swami en ouvrant grandes les portes d'un cellier où s'amoncellent à même les étagères brutes ses créations accidentées. « J'en ai tout un stock. Jusqu'à un jour où, soudain, j'ai une illumination pour sublimer l'une d'entre elles. Chacune ici attend son heure. »

Après avoir maîtrisé les formes de vases antiques aux rondeurs callipygées, et l'émaillage dans des couleurs très pures de coquelicot, bleu cobalt ou jaune sérin, Karen Swami s'est épanouie. Elle a travaillé les failles, les coulures, les brisures. Puis elle s'est lancée dans l'enfumage de poteries, avec un four bricolé lui permettant de colorer ses grès blancs dans des teintes du gris au noir intense. Elle s'est brûlée les cheveux et les cils, mais le résultat est là, avec la série « Terres enfumées ». Depuis lors, elle aime à cultiver l'accident, en rapprochant les récipients dans le four, empêchant la terre d'absorber pleinement la fumée, afin de créer des réserves blanchâtres, quasi fantomatiques.

Aujourd'hui, son travail n'est plus que heurts, écroulements, fractures, et chaque client a la sensation palpable de partir avec une œuvre unique, un fragment tellurique. « J'ai fait beaucoup de compromis dans



Karen Swami, dans son atelier à Locquirec (Finistère). VINCENT GOURIOU POUR LE MONDE

« Dans mon atelier, je n'ai pas de moules. Seule l'irrégularité dans le travail de la main m'intéresse »

KAREN SWAMI  
céramiste

ma vie professionnelle d'avant, je pourrais reproduire le geste et les objets à l'identique, mais cela m'ennuie. Dans mon atelier, je n'ai pas de moules. Seule l'irrégularité dans le travail de la main m'intéresse. »

L'artiste autodidacte collectionne des ustensiles de pâtisserie ou des glands de chêne pour modeler la terre à son goût, à côté des traditionnels ébauchoirs et mirettes. Dans sa bibliothèque, les manuels d'un céramiste hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle côtoient de beaux livres consacrés à la star contemporaine de la discipline, la Britannique d'origine kényane Magdalene Odundo, ou à des designers fascinés par le travail de la terre, tel Etторе Sottsass ou Olivier Gagnère. Tout est, pour elle, source d'inspiration, comme cette affiche du film *Lawrence d'Arabie*, accrochée dans sa cuisine-salon, qui la pousse, un jour de 2017, à réaliser des vases craquelés grâce à de la cendre d'os, pour imiter le sable du désert.

« Je pensais avoir inventé quelque chose », précise la brune volubile. Jusqu'à ce qu'ayant disposé fière-

ment dans ma vitrine ma nouvelle collection baptisée « Galuchat » un client me dise : « Oh, vous vous êtes inspirés des vases japonais dans les années 1990 ? Et un autre : « Voilà un effet qui rappelle les peintures années 1970 d'Alberto Burri ! » La terre m'a appris à être humble », dit-elle.

Elle dit « respirer la céramique, maîtriser la fissure et la coulure qui donnent un élan vital à l'objet figé », et fait, surtout, tout à sa façon. Voilà un céramiste qui « ne craint pas l'approche itérative, en fait même sa signature, elle essaie, elle revient, elle reprend un élément qu'elle agrège à un autre, elle mêle intuitivement deux possibilités pour en faire naître une troisième, elle n'hésite pas à user d'un savoir-faire à contre-courant de la matière », écrit Olivier Gabet, directeur du département des objets d'art du Musée du Louvre, dans l'ouvrage *Karen Swami. Céramique en mouvement* paru en septembre chez Lienart (190 pages, 35 euros).

Un Vase of Fame à Cannes

L'art iconoclaste de Karen Swami a séduit les griffes de luxe : Christian Dior Maison, fides vases enfumés aux coquetiers en porcelaine tournée à la main, en 2017, le parfumeur Guerlain (une édition limitée ce printemps du flacon Muguet, avec une clochette en céramique pour collerette), ou la maison Cartier, qui orne ses vitrines d'intrigantes sculptures-obus. Jusqu'au palace le Carlton Cannes qui a rouvert ses portes cette année avec, dans l'entrée, un Vase of Fame – une céramique de 1,80 mètre

de haut, made in Brittany – sur lequel les stars sont invitées, lors du Festival de cinéma, à coller une briquette signée de leur main : la version Croisette du Walk of Fame d'Hollywood Boulevard, à Los Angeles, à la demande du décorateur Tristan Auer.

Passée en une décennie des plateaux de tournage au tournage des jantes, la dame de 52 ans est, en 2023, sous les feux de la rampe. Après une exposition à San Francisco (au March Fine Art, cet automne), la voilà exposée à l'hôtel de ventes aux enchères de Morlaix jusqu'au 22 décembre, aux Ateliers Courbet à New York, du 23 janvier au 9 mars 2024, et dans la nouvelle galerie Atrata du Palais-Royal, à Paris, jusqu'au 13 janvier 2024, où elle montre un nouveau pan de son art : des bas-reliefs en céramique enfumée aux nuances de gris et de blanc, traversés d'éclairs dorés. Dans la lignée de ses vases boules « aux allures matricielles, filés et sublimes par la laque ou l'or pur, qui m'ont aidée, confie-t-elle, à guérir une blessure personnelle, une enfance difficile ».

Karen Swami, qui organise régulièrement des stages de poterie dans son atelier, rêve quant à elle d'aller au Japon se former à l'art du bambou. Admiratrice des sculptures tressées du Japonais Yonezawa Jiro, elle projette de marier cette graminée à ses céramiques. Une alliance plus qu'audacieuse. « Quand je maîtrise une technique de création, je ne me répète pas. Dans ma pratique, je suis déjà ailleurs. » Silence, ça tourne. ■

VERONIQUE LOBELLE